

Le miroir s'est brisé : Oedipe a vieilli *Amorce d'une réflexion sur le vieillissement et l'altérité*

The mirror broke : Oedipe has aged, Beginning of a reflection on aging and otherness

Catherine Simard

Volume 12, numéro 1, juin 1987

Aspects de la désinstitutionnalisation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030371ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030371ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simard, C. (1987). Le miroir s'est brisé : Oedipe a vieilli *Amorce d'une réflexion sur le vieillissement et l'altérité*. *Santé mentale au Québec*, 12(1), 47–54.
<https://doi.org/10.7202/030371ar>

Résumé de l'article

Au «stade du miroir», caractérisé par la reconnaissance par l'enfant de sa propre image dans le miroir et par l'approbation qu'il perçoit simultanément chez l'adulte dont il découvre également le reflet, on peut opposer une expérience qui a lieu au cours du vieillissement : c'est l'expérience, dite dans l'article, du «miroir brisé» qui se situe au moment où l'image renvoyée par le miroir n'est plus conforme à ce que le sujet en attendait. Cette expérience remet en cause non seulement le rapport du sujet à lui-même, mais aussi à l'autre, qui depuis le stade du miroir, avait servi de garant identificatoire au sujet. Se découvrir soi-même autre et différent, se confronter à un autre avec lequel on ne peut plus s'aliéner dans la similitude, c'est cette rencontre de l'altérité qui est l'enjeu de l'expérience du miroir brisé et qui vient battre en brèche la complaisance narcissique. La dynamique de l'altérité invite alors à un dévoilement (illustrée par la tragédie d'«Oedipe à Colone») et le destin de l'expérience du miroir brisé se situe entre perte et désaliénation du sujet.

Le miroir s'est brisé: Oedipe a vieilli Amorce d'une réflexion sur le vieillissement et l'altérité

Catherine Simard*

Au «stade du miroir», caractérisé par la reconnaissance par l'enfant de sa propre image dans le miroir et par l'approbation qu'il perçoit simultanément chez l'adulte dont il découvre également le reflet, on peut opposer une expérience qui a lieu au cours du vieillissement: c'est l'expérience, dite dans l'article, du «miroir brisé» qui se situe au moment où l'image renvoyée par le miroir n'est plus conforme à ce que le sujet en attendait. Cette expérience remet en cause non seulement le rapport du sujet à lui-même, mais aussi à l'autre, qui depuis le stade du miroir, avait servi de garant identificatoire au sujet.

Se découvrir soi-même autre et différent, se confronter à un autre avec lequel on ne peut plus s'aliéner dans la similitude, c'est cette rencontre de l'altérité qui est l'enjeu de l'expérience du miroir brisé et qui vient battre en brèche la complaisance narcissique. La dynamique de l'altérité invite alors à un dévoilement (illustrée par la tragédie d'*«Oedipe à Colone»*) et le destin de l'expérience du miroir brisé se situe entre perdition et désaliénation du sujet.

«La crise n'existe que pour les miroirs épris d'images stables.»

Julia Kristeva, *Histoires d'amour*.

«Le roi: Les rois devraient être immortels.

Marguerite: Ils ont une immortalité provisoire.»

Ionesco, *Le roi se meurt*.

Il est des moments de la vie où le sentiment de l'identité personnelle, qui nous rassure sur ce que nous sommes, chavire, devient flou ou même, vole en éclat. Ce sont des périodes plus ou moins difficiles où les repères habituels que nous avons dans la réalité s'éclipsent, se transforment et ainsi perturbent l'image que nous nous faisons de nous-même. Ces passages ou ces crises peuvent être féconds puisqu'ils laissent souvent émerger des aspects de nous-même que nous ne connaissions pas. Le vieillissement, par les transformations en profondeur qu'il effectue chez le sujet, de même que par les questions existentielles qu'il pose à l'être hu-

main par rapport à sa propre finitude est propice à de telles crises. A partir d'un de ces moments appelé ici «expérience du miroir brisé»¹, nous explorons les vicissitudes de l'image spéculaire et le rapport à l'autre qu'elle sous-tend et nous nous demandons si l'expérience du miroir brisé, en rompant une dynamique identificatoire, n'est pas une ouverture vers l'altérité.

LE STADE DU MIROIR

Un des temps formateurs dans la vie du sujet -si on se réfère à une perspective lacanienne, est celui où, alors qu'il est âgé de six à dix-huit mois, l'enfant découvre que ce bébé dans le miroir n'est autre que son propre reflet. C'est en y reconnaissant sa mère qui le porte que l'enfant peut du même coup se reconnaître. Cette phase, nommée par Jacques Lacan «le stade du miroir»(1966, 93 et ss) marque le point de départ de l'autonomie et structure le développement futur de l'enfant alors qu'il était jusque là pris dans une relation symbiotique, indifférenciée avec sa mère. Jacques Lacan montre ainsi comment le stade du miroir est la naissance du «moi» ou «je» et du sentiment d'identité: c'est en voyant sa mère dans le miroir que le bébé s'y reconnaît et, devant cette image de lui idéale et achevée, flattée

* L'auteure, D.E.S.S. en psychologie clinique, Université Paris VII, a travaillé en France comme intervenante sociale auprès de personnes âgées et a enseigné la psychologie du vieillissement à Montréal au sein de programmes de gérontologie.

et applaudie par sa mère, il va assumer et anticiper imaginativement la personne qu'il deviendra. Pour se constituer, le moi s'appuie donc sur le reflet et grandira et se maintiendra grâce à des identifications successives.

La place de l'autre dans l'expérience spéculaire

Le miroir appelle le même: où est l'autre? L'autre regarde et applaudit et le bébé se réjouit de ces applaudissements. C'est dire que le «stade du miroir» n'est pas l'occasion d'une simple réflexion de soi sur une surface plane: un *autre* (ici la mère du bébé) se profile dans le miroir et traverse le champ relationnel du sujet.

Ce que nous enseignent Lacan et les psychanalystes qui ont traité du miroir c'est qu'il n'y a pas de reflet, d'image de soi vraiment structurant et structurante sans le rapport à un autre présent par son désir. *Ce désir que l'autre a du sujet* va devenir la bonne terre sur laquelle le sujet pourra planter: expériences, identifications futures, identité. Sans ce désir qu'a l'autre du sujet, pas de racines, et toute tentative d'expérience et de construction d'identité sera répétitivement à recommencer et la quête de l'autre sera sans fin et sans apaisement.

C'est l'autre, dit Françoise Dolto, qui permettra que l'expérience du miroir devienne «symboligène» pour le sujet. *Symboligène* c'est-à-dire qui permettra au petit d'homme de rentrer dans le commerce et la loi des humains en y affirmant son désir de sujet humain:

«J'ajoute qu'on valorise souvent la dimension scopique des expériences dites spéculaires: à tort si l'on n'insiste pas suffisamment sur l'aspect relationnel, symbolique, de ces expériences que peut faire l'enfant. Il ne suffit pas qu'il y ait réellement un miroir plan. A rien ne sert si le sujet est confronté en fait au manque d'un *miroir de son être dans l'autre*. Car c'est cela qui est important.» (Dolto, 1984, 148, c'est F.D. qui souligne.)

Ainsi Joyce Mc Dougall avance que Narcisse n'est peut-être pas tant à la contemplation de sa propre image se reflétant dans l'étang qu'à la recherche d'un regard.

«Et que ce regard est celui que tout enfant cher-

che avidement dans les prunelles maternelles - reflet destiné à lui envoyer non seulement son image spéculaire* mais aussi tout ce qu'il représente pour sa mère**? Ainsi se reconnaîtra-t-il sujet, ayant sa place et sa valeur propre à travers un regard qui parle.»² (Mc Dougall, 1978, 140).

Ces remarques sur la place et l'importance de l'autre dans l'expérience du miroir situe l'expérience spéculaire à deux niveaux de lecture:

- la contemplation jubilante de son image qui conforterait Narcisse dans son propre moi,
- la recherche dramatique d'un regard qui l'aurait aimé autrefois et qui en l'aimant et le désirant l'aurait fait advenir comme sujet.

Mais en relisant le Narcisse d'Ovide, il apparaît que le stade du miroir défini par Lacan n'est pas tant une reproduction du destin de Narcisse que la maîtrise et l'assomption de la douleur narcissique. Franchir le stade du miroir, c'est assumer le plaisir et la douleur qu'éprouve Narcisse à découvrir que cet amoureux semblable n'est autre que son évanescence et pourtant combien prégnant reflet.

Par la jubilation enfin mutuellement reconnue de l'enfant et de sa mère, le stade du miroir est donc répétition mais en même temps dépassement du vide narcissique, de l'écart autrefois ressenti et autrefois comblé entre le sujet et l'autre. Cette jubilation mutuelle permet que pour l'enfant l'écart prenne les couleurs de l'autonomie étayée sur l'identification à l'autre. Mais l'assomption, la maîtrise qui en résultent ne se font qu'au prix d'un leurre qui se perpétue et d'une aliénation du sujet qui cherchera, pour le confort de son moi, à s'assurer de la continuité de cette image idéale et de la permanence du regard de l'autre sur cette image.

La constitution du moi (puis du sentiment d'identité) est concomitante et indissociable d'un mouvement d'oscillation perpétuel où le sujet se gagne comme sujet (auteur, désirant) en même temps qu'il se perd (par soumission au désir de l'autre). Lacan définit le moi (vecteur du sentiment d'identité et d'adaptation à la réalité) comme une «construction imaginaire» fondée sur l'image et l'identification. A cette construction imaginaire le sujet ne peut être réduit (Lacan, 1978).

DESTIN DU STADE DU MIROIR: L'EXPÉRIENCE DU MIROIR BRISÉ

L'expérience du miroir est si narcissiquement satisfaisante qu'on peut se demander si une mystification individuelle et/ou sociale ne consisterait pas à vouloir renouveler à l'infini cette expérience merveilleuse qui a l'avantage (ou le désavantage) de conforter l'individu (ou la société) dans le mythe de lui-même. Le miroir est contemplation du même et l'étranger y devient étrangeté. Ce que nous escomptons du miroir ou de l'entourage c'est qu'il nous renvoie de nous-même l'image que nous attendons.³

Or il existe une expérience diamétralement opposée à celle du stade du miroir: c'est le moment où on ne s'y reconnaît pas. Pour rester dans les limites de cet article⁴, je fixerai ce moment en rapport avec une étape du vieillissement où l'image que nous renvoie le miroir apparaît comme étrangère à nous-même:

«Je ne me reconnais pas dans le miroir, mais je cherche à m'y retrouver, car sous ce masque, c'est moi qui existe.» (Blackburn, 1983, 42-3)

Cette remarque de Marthe Blackburn fait partie du quotidien, on entend en effet souvent dire: «Je ne suis plus comme avant, je ne me reconnais plus» ou bien «Je me sens jeune et pourtant le miroir et les autres me renvoient une image de vieille». Pour sa part, Simone de Beauvoir note dans son essai *La vieillesse* qu'elle comprit qu'elle abordait vraiment un autre âge le jour où quelqu'un lui a cédé sa place dans le métro. Cette défection de l'image attendue est très déstabilisante pour l'individu.

L'expérience du miroir brisé

L'histoire de la reine et de son fameux miroir dans *Blanche Neige*, par le parallèle que l'on peut en faire avec le miroir de Lacan, illustre bien ce moment que l'on pourrait appeler *l'expérience du miroir brisé*.

«Miroir, miroir joli
qui est la plus belle au pays?»

Le miroir à l'accoutumée répondait:

«Madame la reine, vous êtes la plus belle au pays.»

Encore et encore la reine demandait:

«Miroir, miroir joli
qui est la plus belle au pays?»

Or un jour le miroir répondit:

«Madame la reine vous êtes la plus belle ici
Mais Blanche Neige est encore mille fois plus belle.» (Grimm, 1963, 208).

Éberluement, incrédulité de la reine. C'est comme si après tant d'années de service, le miroir ne faisait plus office. Il ne renvoie plus l'image souhaitée, il se brouille. La reine ne se reconnaissant plus comme étant la plus belle ne se reconnaît plus du tout (il faut s'arrêter sur l'étendue sémantique des mots reconnaissance, reconnaître). Le mirage n'est plus possible. Le conte raconte comment cette défection du miroir est intolérable:

«La reine en fut épouvantée: elle devint jaune et verte de jalousie.» (Grimm, 208).

Et finalement n'ayant pas réussi à vaincre Blanche Neige,

«La méchante femme proféra un affreux juron et eut si peur, si peur qu'elle en perdit la tête.» (Grimm, 213).

Ensuite, elle mourra.

L'expérience du miroir brisé: une mise en question des identifications

L'expérience du miroir brisé, symbolisée par l'aventure de la reine mère devant son miroir, et vécue expérentiellement, on l'a vu, dans des moments de dérapage entre l'image renvoyée et la perception intérieure que la personne a d'elle-même, illustre très bien quelque chose d'incontrôlable qui survient dans le vécu du sujet qui avait jusque-là, semble-t-il, une maîtrise incomparable de sa destinée. Quelque chose échappe à un moi qui jusqu'à présent pouvait tout contrôler.

L'expérience du miroir brisé peut être ainsi définie comme la focalisation d'un remaniement dans l'équilibre psychique du sujet. C'est un moment où les repères identificatoires se modifient en profondeur, repères que le moi trouvait dans son environnement proche et/ou lointain et/ou intime. En gérontologie, le terme de *pertes* illustre bien ce temps où les identifications habituelles se dérobent. C'est

aussi la dérobade du moi qui avec le vieillissement perd ses prérogatives de toute puissance et l'espoir d'accéder à l'idéal qu'il s'était jusque-là formé.

Le vieillissement vient atteindre la reine dans son corps et l'expérience du miroir brisé vient l'atteindre dans la *représentation* qu'elle a de son corps propre et dans son rapport à l'autre.⁵ Non seulement elle rejette cette image vieillie à laquelle il est impossible de s'identifier⁶, mais de plus, comme Narcisse, la reine se trouve devant un miroir dont l'image attendue s'évanouit; cependant, elle s'en distingue car déjà et le conte le met bien en valeur, ne découvre-t-elle pas dans le miroir *une autre véritablement autre* (Blanche Neige) qui ne peut plus servir de support identificatoire. La reine a vieilli et Blanche Neige est décidément trop belle et trop jeune.

En effet dans cette affaire du miroir brisé, il faut s'arrêter sur l'autre protagoniste qu'est Blanche Neige. Blanche Neige est une fille qui loin de souffrir des affres de sa mère jalouse, s'épanouit à l'écart pour, peu à peu au milieu de sept petits nains, devenir femme. Cette altérité de l'autre (déguisée en rivalité) qui peut et désire se séparer du même et devenir distinct, est tellement intolérable, voire immorale, que même si elle est un des thèmes favoris de nos contes de fées, où le désir, l'amour et la haine existent, on n'y connaît pas de mère et de fille (ce couple singulier voué au même) pouvant vivre (c'est-à-dire être sujet et désirer) en même temps comme si ce qu'il s'y passait de conflictuel ne pouvait décemment être représenté entre mère et fille. Et pour que le désir puisse s'ébaucher, les mères, dans les contes de fées, sont remplacées par des marâtres haïssables. De Blanche Neige à Cendrillon, la mère meurt en donnant naissance à la fille et si la mère ne meurt pas dans la Belle au Bois Dormant, la fille, à 15 ans, au moment de devenir femme, est condamnée à dormir cent ans durant avant de pouvoir désirer et être enlevée par un homme.

Ce décollement qui s'effectue ici entre la mère et la fille nous introduit, mais il faudrait y revenir, au destin de cette relation dans le vieillissement et nous questionne sur l'impact qu'elle peut avoir sur le vieillissement de la mère, elle-même fille d'une autre mère.

LA FIN D'UN MIRAGE ET D'UN LEURRE: L'EXEMPLE DU VIEILLISSEMENT D'OEDIPÉ

Le vieillissement, inauguré par le moment du miroir brisé est une expérience spécifiquement humaine par la perte qu'il vient faire subir au moi dans l'illusion de sa pérennité.

La mort semble, dans les fables et les mythes, plus souhaitable que de voir une image de soi s'évanouir. La littérature offre alors à certains amoureux de leur image, pour ainsi suspendre le temps et leur assurer une éternelle jeunesse, un pacte avec le diable. Mais ce pacte impossible à rompre, s'avère plus cruel que le vieillissement lui-même. L'image spéculaire devient un piège qui en fin de compte rend impossible la vie même⁷. Aussi, le destin de Narcisse tient-il dans cette énigmatique mais peut-être sage sentence qu'il n'a pas su écouter: Il vivra vieux «(...) s'il ne se connaît pas.» (Ovide, 1966, 98).

En ne se reconnaissant plus dans le miroir, alors que jusque-là une certaine image de soi avait fonctionné, le sujet est engagé dans la rupture d'un équilibre qu'il avait réalisé. Cette rupture narcissique, où le corps modelé par le vieillissement joue comme métaphore et représentation est réouverture d'une vieille blessure narcissique du temps où le vide et la béance avaient surgi devant le défaut et l'impossibilité d'une complétude totale entre l'enfant et sa mère. Cette blessure avait été dépassée, on l'a vu, dans un rapport à l'autre basé sur l'idéalisation et l'identification. *Mais c'est en laissant se poser sur lui le regard de l'autre tout en le désidéalisant et en s'en distanciant⁸ que le sujet dépassera le leurre de sa pérennité et l'expérience du miroir brisé.* C'est ce faisant (est-ce aussi parce qu'il se crève les yeux ?...) qu'Oedipe, alors que la reine au miroir joli meurt et que Narcisse se tue, peut vivre et vieillir malgré la désillusion et la honte qu'il a subies.

À travers les deux tragédies de Sophocle, *Oedipe Roi* et *Oedipe à Colone*⁹ il est question de cette désillusion et de ce vieillissement.

Un aveuglement dont il est l'objet, permet à Oedipe que perdurent les joies du narcissisme primaire: amoureux d'une mère amoureuse de lui (le père n'est plus là pour que se résolve le complexe d'Oedipe freudien), Oedipe est un homme heureux. Mais une parole venue d'un ordre social désorganisé¹⁰,

fera se rompre l'enchantement et les yeux d'Oedipe alors s'ouvriront.

Mirage brisé, la lucidité est tellement intolérable pour Oedipe qu'il s'en crève les yeux. Ainsi s'achève *Oedipe Roi*. Mais entre *Oedipe Roi* et *Oedipe à Colone*, on imagine un long périple qui pourrait être l'histoire du vieillissement d'Oedipe. Oedipe va à Colone, bourgade près d'Athènes, pour y mourir. Il va son chemin jusqu'au bout et, aveugle, il guide, jusqu'à l'endroit où il rentrera en terre, ceux qui l'accompagnent.

Entre les deux tragédies, un long cheminement s'est fait pour Oedipe. Couvert de honte dans *Oedipe Roi* lorsqu'il apprend la monstruosité de ses méfaits, il redistribue les fautes dans *Oedipe à Colone*: ses parents ont une large part dans ses propres ignominies. Cela ne veut pas dire qu'Oedipe dans son vieillissement renie une filiation et une lignée générationnelle (au contraire, dans *Oedipe Roi*, en apprenant ses fautes, il apprend ses origines et sa filiation dont il ne savait jusqu'à présent rien)¹¹, mais Oedipe, dans le périple de son vieillissement qui le mène de Thèbes à Colone effectue le long détachement d'un *amalgame générationnel qui l'en faisait objet du destin*.

Oedipe sort d'un rapport imaginaire à l'autre (miroir du même) où chacun est idéalisé¹², où il était un et sans faille, inaltérable: le roi Oedipe, répétons-le était heureux, puissant, aimé et clairvoyant, déchiffrant les oracles. Au lieu de cela, il se découvre habité, «croisé»: traversé par une généalogie dont il était ignorant et par des paroles d'oracles demeurées obscures qui fixent son destin; il se découvre criminel. Cette rencontre avec «l'altérité de soi» (De Waelhens, 1972, 53) où «Je est un autre»¹³ il l'assume, ose l'affirmer devant toute la population réunie de Colone et il l'affronte en reprenant la part de chacun dans ce croisement. Par ce recadrage de la part de chacun, Oedipe se dégage du registre identificatoire (où l'individu et le moi se construisent sur l'identification au parent vu comme idéal) pour s'avancer seul sur la voie qui est la sienne et ainsi assumer son propre destin.

Vieillesse, altérité et présence du tiers symbolique

Le personnage d'Oedipe paraît être plus radical que ce «héros»

«qui met en scène la castration réelle d'un moi qui se console en émettant des oracles, c'est-à-dire des paroles porteuses de bienfaits ou de méfaits qui lui survivront.» (Bianchi, 1983, 13).

Plus qu'une mise en scène de la castration réelle d'un moi», ce qui fait l'exemplarité d'Oedipe, c'est qu'il laisse se poser sur lui un regard et que ce regard changera son rapport à lui-même et aux autres.

Le travail du vieillir est habituellement défini comme un travail de deuil portant sur le moi tout-puissant de la petite enfance, ce travail étant étayé par la recherche d'identifications nouvelles plus conformes à la réalité (Bianchi, 1980, 613-9). Cette conception qui montre bien comment la perte vient frapper chez le sujet un moi archaïque tout-puissant et qui insiste sur l'importance du deuil de l'illusion pour éviter stéréotypie et répétition dans le vieillissement (Bianchi, 1980), n'envisage pas assez les conséquences que ces pertes et ce deuil pourraient avoir, non plus en terme d'identifications nouvelles pour recoller le moi, mais en terme d'altérité qui serait affleurement de l'autre, de l'inconnu, de l'insu et sortie du leurre du miroir.

L'altérité se différencie de l'un et de l'identique par la constatation en soi-même et en l'autre de caractères différents du même et sa dynamique se démarque ainsi du rapport identificatoire à l'autre.

Cet autre qui affleure, la tragédie de Sophocle l'expose remarquablement. En effet, elle montre comment l'intime (l'individuel) et le collectif, par refus d'aliénation réciproque, tout en s'opposant, se bousculent et s'interrogent mutuellement: l'ordre social sera ébranlé en ses fondements par le drame familial et personnel d'Oedipe et, non seulement Oedipe, mais tous les autres protagonistes de la tragédie seront profondément interpellés, changés par ce conflit survenu (et c'est le ressort dramatique) entre des ordres, semble-t-il, irrécconciliables, le social, le personnel et le divin.

C'est par le refus d'aliénation que surgit le tiers nécessaire. L'autre n'est plus ni le même, ni le double imaginaire et fantasmatique, mais le tiers symbolique auquel il faut s'affronter.

Une des facettes de ce tiers (qui émane de l'ordre symbolique¹⁴), peut être entendue comme la loi sociale, la loi du groupe; or à cette loi (à laquelle l'enfant se soumet et ainsi dépasse le complexe

d'Oedipe), on dit que souvent le vieillard y est sous-trait :

«Un rapprochement s'impose ainsi entre deux moments-clé de la vie que sont l'œdipe, dont l'issue est l'entrée du sujet dans un ordre social et culturel nanti d'identifications qui lui permettent d'y tenir sa place, et un «œdipe du troisième âge» dont la problématique serait celle d'une sortie de l'ordre social, de la vie, au travers d'une mise en cause des identifications, jusque-là en vigueur (identifications aux parents de l'enfance) au bénéfice d'une ultime identification (identification aux parents morts).» (Bianchi, 1980, 615).

Mais Oedipe en son «troisième âge» ne fait pas que se soumettre ou se retirer, il interroge.

Si on soustrait le vieillard à cette loi, on le soustrait du même coup à l'autre et au désir. Dans une entrevue faite à *La vie en rose*, Simone de Beauvoir le dit ainsi :

La vie en rose: (...) Vous ne mâchez pas vos mots...

Simone de Beauvoir: Non, bien sûr! (rires) Si je me porte si bien dans ma vieillesse, c'est certainement parce que je suis encore capable de passions, d'indignation, d'amitié, je pense que c'est très important.

LVR: Vous avez dit aussi: «Je ne veux pas devenir une grande vieillard». Que vouliez-vous dire?

S de B: Je voulais dire une «potiche»! (rires) C'est quand on commence à vous traiter comme un monument national, comme une potiche. On vous demande trop de signatures, ou de préciser des trucs et finalement, ce que vous pensez, ce que vous dites, ce que vous faites n'a plus aucune importance. On veut simplement votre nom. C'est ce que j'appelle une potiche. (Pédneault et Sabourin, 1984, 36.)

Être une *potiche*, traduit dans les termes existentialistes de Simone de Beauvoir, c'est bien en effet être soustrait à l'Histoire, c'est-à-dire à l'ordre symbolique et finalement au désir.

Mais la question qui demeure alors est de savoir comment peut exister cette loi sociale, comment peut exister cet ordre symbolique pour la personne qui vieillit, lorsque l'on considère le *repli imaginaire* que le vieillissement suscite, non pas tant chez

la personne qui vieillit, mais chez son interlocuteur même¹⁵. Or pour être dans un rapport d'altérité avec autrui, encore faut-il trouver des autres capables de soutenir la place de l'Autre et envisager le vieillissement dans son étrangeté tel qu'il est avec le vide et l'angoisse qu'il suscite et non le masquer derrière des représentations mièvres et de bon ton qui ne sont en fait que des conjurations.

CONCLUSION

Vieillir serait un cheminement vers l'altérité? Cela peut être, certes, le cheminement de certains vieillissements, non de tous. Cependant, il est important de poser que le vieillissement est déjà, par lui-même, par son étrangeté pour l'homme, altérité. Si Anaïs Nin dit quelque part dans son journal que la névrose est la mousse sur l'arbre, on peut dire que le vieillissement est la liane autour de la vie humaine. Le vieillissement est une altérité en soi dans la modification qu'il trace sur l'immortalité de l'homme et dans le regard que l'autre pose sur celui en qui le vieillissement s'accuse.

Altérité, cheminement du vieillissement, entendons-le aussi dans cette remarque crieée parfois: «On n'est plus des enfants!» Bien sûr, on peut jouer à l'enfant et quand c'est le temps il faut écouter le «retomber en enfance» salvateur présent dans la recherche désespérée d'un temps perdu. Mais «on n'est plus des enfants» évoque le refus d'une croyance en une reproduction pure et simple ou d'une assimilation à des mécanismes révolus. Le sujet, en son vieillissement, connaît déjà l'altérité qui a déjà modifié son rapport à l'autre et déjà compromis son illusion du un et de l'identique. Reste pour le sujet à être entendu dans ce cheminement ardu vers l'altérité qui passe par une jamais complètement possible désaliénation du sujet.

Nous avons vu, en prenant l'exemple de la reine dans *Blanche Neige* et d'Oedipe, dans *Oedipe à Colone*, que l'expérience du miroir brisé contribue à ce que le sujet se découvre lui-même autre que ce que le miroir auparavant lui montrait. Devant cette altérité (qui est souvent une face cachée de soi-même et de l'autre) quelle sera l'option du sujet?

Rappelons-nous qu'il est des personnes dans un état de confusion ou de perte d'elles-mêmes tel, que le miroir devient pour elles comme une glace sans tain, une vitre transparente. Dans cette méconnaissance,

sance de leur image propre, elles cherchent parfois à vérifier qui se trouve derrière la vitre. Comment poser alors la question? Dans le miroir ne s'y reconnaissent-elles plus, parce que amoindries, perdues déjà, ou bien est-ce que leur image devenue par trop étrangère a fait crouler avec elle le Sujet qui ne pouvait affronter cette altérité? Chez ces personnes, les mots de l'enfance, derniers relais d'identification, s'évoquent en de répétitives réminiscences (Grosclaude, 1982).

Au contraire, il est étonnant de constater comme nous y invite D. Rolla (1982) que les peintres célèbres qui ont observé le plus leur image (et en particulier leur image vieillissante) pour la traiter dans l'autoportrait ont dû aborder cette altérité et dépasser le double et le même renvoyés par le miroir. L'autoportrait -sans doute parce qu'il est travail de l'artiste sur lui-même en même temps que sur son oeuvre- n'est pas image spéculaire, mais dévoilement. L'autoportrait se fait interrogation, questionnement, recherche de celui qui se cache -non pas derrière le miroir, mais au-delà de l'image:

«En allant au miroir, Narcisse s'expose à sa perte tandis que le peintre, par le moyen de la peinture remet en question son fond narcissique.» (Rolla, 1982, 36).

On peut se demander si celui qui scrute ainsi son image en vue d'une création n'est pas en train de soulever le voile qui dérobe au regard le portrait infâme de Dorian Gray.

NOTES

1. Jack Messy (1985) utilise l'exemple de Blanche Neige et emploie l'expression «le temps du miroir brisé».
2. En note *, J. Mc Dougall renvoie à Lacan Le stade du miroir, en note **, elle renvoie à Winnicott *Le rôle de miroir de la mère ...* in Jeu et réalité, Gallimard, Paris, 1975.
3. C'est Joyce Mc Dougall qui souligne dans *Narcisse en quête d'une source* que cette image est attendue.
4. Hélène Pednault, dans sa truculente chronique Y a-t-il un miroir dans la salle? (1986, p. 13), parle d'autres moments où on ne se reconnaît pas dans le miroir.
5. Gabriel Balbo (1980, p. 69): *Or vivre le vieillissement, c'est tout d'abord accepter de voir la réalité de son propre corps souffrir du temps, donc du regard de l'autre, car le temps c'est l'autre et inversement. Refuser de vieillir au contraire, c'est rester aveugle au regard de l'autre et par conséquent céciteux sur son propre temps, son propre corps.*
6. Voir l'article de Jack Messy (1985).
7. Il faudrait s'arrêter (dans *Le portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde) sur le sens de ce portrait qui vieillit en lieu et place du beau Dorian (lequel est toujours intact dans son mi-

roir) et qui devient en quelque sorte image spéculaire de l'âme de Dorian.

8. Dorian Gray, qui ne supporte pas de voir son portrait accuser la marque du temps et du péché, le soustrait au regard de ses amis en le voilant d'abord, puis en le remisant au grenier.
9. Voir la lecture que François Peraldi propose d'*Oedipe à Colone* dans son article *L'exil accompli* (1985).
10. Cet ordre social renvoie au symbolique défini par J. Lacan comme l'ordre régi par la Loi et le Nom du Père. Ceci permet de faire la distinction entre le père réel (Laïos, père d'Oedipe, pris dans ses propres fantasmes, déjà mort) et la fonction paternelle, Nom du Père (rien ne va plus à Thèbes et le peuple le fait savoir à Oedipe) à laquelle Oedipe se soumet. On peut remarquer, qu'en ce qui concerne Dorian Gray, ceux qui pourraient le compromettre et ainsi l'obliger à se soumettre à la loi et par là lui permettre de sortir d'un monde imaginaire dont il est le centre, meurent tour à tour. Seul reste son ami Harry, toujours fasciné par la jeunesse et la beauté de Dorian.
11. On sait comment dans une réflexion gérontologique, il est important de resituer l'ordre des générations et de la filiation.
12. Piera Aulagnier montre comment le ressort de l'aliénation est l'idéalisation des uns et des autres (1979).
13. Parole de Arthur Rimbaud citée par A. de Waelhens (1972, 53).
Que *Je* soit un autre, Dorian Gray le sait aussi (pp.179 et 180, *Le Livre de Poche*), mais il n'en tient pas compte et son but sera de se retrouver intact. Pour pervers et corrompu qu'il soit, D. Gray ne se compromet jamais dans un rapport à l'autre.
14. Pour un essai de définition de l'ordre symbolique, voir note 10.
Julia Kristeva (1983), dans sa lecture du mythe de Narcisse d'Ovide, expose que c'est l'absence de repères symboliques qui imposent à Narcisse la recherche d'un espace psychique propre et le confine ainsi à la contemplation de son reflet: Narcisse premier anti-héros moderne - *Son drame trouble, marécageux, invisible, a du résumer les angoisses d'une humanité à la dérive, dépossédée de repères stables.* p. 350. Ainsi, Narcisse est à la recherche d'un *espace propre* car *l'homme en proie à une solitude innommable fut appelé à se replier sur lui-même et à se trouver en tant qu'être psychique.* p. 351.
15. Jack Messy (1985) expose de façon remarquable cette question.

RÉFÉRENCES

- AULAGNIER, Piera, 1979, L'état d'aliénation, in *Les destins du plaisir*, Paris, PUF.
- BALBO, Gabriel, 1980, *Introduction d'un concept psychanalytique du vieillissement*, in Actes du premier congrès de l'Association Internationale de Gérontologie Psychanalytique, Paris, Sopedim, octobre.
- BIANCHI, Henri, 1980, Travail du vieillir et «travail du trépas», *Psychanalyse à l'université*, 5, no. 20.
- BIANCHI, Henri, 1983, *Vieillir après Freud*, in Actes du premier congrès de l'Association Internationale de gérontologie Psychanalytique, Paris, Sopedime, Octobre.
- BLACKBURN, Marthe, 1983, Sept contre une, *La vie en rose*, no. 9.
- DOLTO, Françoise, 1984, *L'image inconsciente du corps*, Paris, Seuil.

- GRIMM, 1963, *Contes*, traduits par Pierre Durand, Paris, Editions Gründ.
- GROSCLAUDE, Michèle, 1982, Mémoire, souvenir, savoir et démence, in *Temps, vieillissement, société*, Actes du second congrès de l'Association Internationale de Gérontologie Psychanalytique, Paris, Sopedim, Novembre.
- KRISTEVA, Julia, 1983, *Histoires d'amour*, Paris, Denoël.
- LACAN, Jacques, 1978, Introduction au Grand Autre, in *Le séminaire*, livre II, Paris, Seuil.
- LACAN, Jacques, 1966, Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je, in *Ecrits*, Paris, Seuil.
- McDOUGALL, Joyce, 1978, Narcisse en quête d'une source, in *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, Gallimard.
- MESSY, Jack, 1985, Le temps du miroir brisé, in *Le journal des psychologues* (Marseille), no. 26.
- OVIDE, 1966, *Les métamorphoses*, Paris, Garnier-Flammarion.
- PEDNEAULT, Hélène, 1986, Y a-t-il un miroir dans la salle? *La vie en rose*, no. 32.
- PEDNEAULT, Hélène, SABOURIN, Marie, 1984 (Une entrevue de...) *La vie en Rose*, 16.
- PERALDI, François, 1985, L'exil accompli, *Frayages*, 2.
- ROLLA, Dominique, 1982, *Le temps dans l'autportrait*, in *Le temps et la vie, Les dynamismes du vieillissement*, Chronique Sociale, Lyon, Septembre.
- de WAELEHENS, Alphonse, 1972, *La psychose*, Louvain-Paris, Pathei Mathos- Nauwelaerts.

WILDE, Oscar, 1967, *Le Portrait de Dorian Gray*, Paris, Le Livre de Poche.

SUMMARY

The "mirror phase" is characterized by a child's recognition of his own image in the mirror and simultaneous perception of approval by the adult, whose reflection is equally discovered. In contrast to this phase, we identify an experience that takes place in old age: the experience referred to in this article as the «shattered mirror», which occurs when the image reflected by the mirror no longer matches the expectations of the subject. This experience raises doubts concerning not only the relation of the subject with himself, but also with the other, who, ever since the "mirror phase", has supported the subject's identity.

Encountering alterity, the process of discovering one's self as different and of confronting an other with whom similarities no longer hold true, is the crux of the "shattered mirror" experience and the basis for uprooting narcissist complacency. The dynamics of alterity therefore favour revelation (illustrated by the tragedy of "*Oedipe à Colone*"), while the outcome of the "shattered mirror" experience ranges between distress and reduced alienation.